

LE PACTE DES MOIRES



Cet ouvrage est une pure fiction. L'histoire et les personnages décrits, leurs comportements ou sentiments sont imaginés uniquement pour les nécessités de l'intrigue. Toute ressemblance ou similitude avec des personnages ou des situations existants ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants cause, est illicite (article L.122-4 du CPI). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

© BLH éditions -2022
7, rue Clément Ader
56880 Ploëren
www.blh-editions.com

BRUNO L'HER

LE PACTE
DES MOIRES



« Sûrs de leur supériorité, combien de criminels se sentent pousser des ailes ?

Par chance, rares sont ceux qui échappent à l'infortune d'Icare.

Mais il en reste toujours quelques-uns qui, jamais, ne connaissent la brûlure de l'astre bienveillant.

Alors, au-dessus de nos têtes, surnois, ils tournoient, nous voient, vous voient...

Nous sommes leurs proies, le festin de leurs tourments, la jouissance de leur hédonisme.

Et ils tuent... nous tuent... »

PROLOGUE

Chaque jour, tous autant que nous sommes, nous connaissons ces fameux moments de liberté consistant à laisser errer notre esprit. D'une seconde à l'autre, nous nous sentons transportés dans des contrées maîtrisées ou inconnues. Nous devenons le centre d'un nouveau Monde, le cœur de toute vie qui y évolue. Nous décidons de l'emplacement de chaque arbre, de la forme de chaque pierre, de la couleur du ciel, du temps qui y règne, du comportement de tout homme, de toute femme à notre égard. Nous régentons tout, nous organisons tout. Nous éliminons tout ce qui ne correspond pas à notre attente, à notre désir, à notre souveraineté. Toute source de contrariété est immédiatement sanctionnée, supprimée, pulvérisée, au point que plus aucune trace ne subsiste.

Notre respiration est contrôlée, les battements de notre cœur ne connaissent aucun frémissement anarchique. Nous ne ressentons aucune angoisse, aucune hésitation. Nous ne commettons aucune erreur.

Le contrôle est total.

Puis vient le retour, décidé ou non, à la dure réalité de notre vie. Celle où il est décidé pour nous. Celle où nous ne domptons rien. Celle qui fait de nous des pions, des numéros, des insignifiants, des poussières qui se déplacent au gré des courants culturels, politiques, sociétaux. Des moutons, rien de moins, rien de plus. Les

mêmes que l'on mène à l'abattoir lorsque l'heure a sonné.

Parce que, oui, il arrive toujours un jour où l'heure doit sonner. Un instant unique où, brutalement, la respiration doit s'arrêter, le cœur doit cesser de battre, la vie doit s'en aller.

Mais qui décide de ce moment ? Qui déclenche le compte à rebours ? Qui stoppe l'horloge du temps ? Qui tranche le fil de la vie ?

La peur, alors, conduit certains à retourner dans les contrées rassurantes de leur esprit ; là où tout est sous contrôle, là où ils sont les ordonnateurs de leur environnement, là où ils sont les prescripteurs de tout événement rythmant chaque seconde qui passe, là où ils sont les proscripteurs de toute irritation, de toute colère.

Parfois, la peur de quelques-uns est si intense qu'il ne leur est plus possible d'échapper à leur esprit. Leur cerveau devient alors lui-même l'esprit. Les axones, aussi tortueux soient-ils, deviennent les vecteurs, les passerelles de toute donnée, de tout message, de toute perception. À ce moment précis, pour eux, tout devient définitivement réalité... leur réalité.

C'est alors qu'ils ressentent leur toute-puissance.

C'est alors qu'ils deviennent les maîtres du temps.

C'est alors qu'ils passent à l'action...

1

L'adolescent était d'une rare beauté. Des traits parfaits, une peinture d'une justesse surnaturelle. Des yeux, deux pépites d'où se déversait une crue d'intelligence. Sous l'œil gauche, deux grains de beauté lui octroyaient un charme fou. Ses mains étaient une mécanique de chair et de sang, au toucher délicat, assuré, maîtrisé. Son regard fixait sans ciller le globe terrestre qu'il faisait tourner sans cesse à quelques centimètres de son visage.

Une heure déjà, qu'il imposait cette danse infernale à la planète de carton-pâte. De son chuintement régulier, seul le vieil axe du globe contrariait le silence. Chaque fois que ses doigts, aux ongles nets, stoppaient la mappemonde, le continent, le pays, l'océan qui le défiait était différent. Comme si aucune zone ne devait échapper à son champ de vision. Pour lui, c'était comme un signe, une évidence... La preuve qu'il avait le pouvoir de contrôler tous les espaces... la preuve qu'il en était le maître !

Un sourire étrange illumina, un instant, son visage avant de devenir inquiétant, angoissant pour qui aurait pu l'observer à ce moment précis. Il se savait capable de tant de choses, de tant de prouesses.

Combien étaient-ils dans le monde, comme lui, à se sentir aussi puissants, aussi invulnérables, aussi... divins ?

Au moins deux !

Par chance, ils ne se connaissaient pas...

Enfin... pas encore.

Ce jour-là, il se leva. Dans la pénombre ambiante, il se dirigea avec une incroyable lenteur vers la vieille armoire qui occupait tout un coin de sa chambre. Il se tint debout face à la porte au miroir piqué. De ses yeux fixes, il étudia les contours de sa silhouette. Un léger frémissement de ses lèvres déclencha la fureur de son poing. Ses quatre phalanges s'écrasèrent avec une violence inouïe sur le reflet de son être. Son corps se disloqua en autant de fragments acérés et tranchants, se répandant partout, à la conquête de la moindre lame du parquet grinçant.

Son sang commença à suinter avec abondance de deux sombres sillons. S'écrasant au sol, les gouttes d'un rouge vif étoilaient tant les lattes de bois que les débris du miroir. L'adolescent semblait fasciné par ce spectacle. Dans son esprit déjà torturé, chaque éclaboussure représentait un astre. Il y en avait tant que, pour lui, se créait, là, à ses pieds, une bouleversante voûte céleste. Quelques déplacements de sa main lui permirent d'étendre son cercle, d'agrandir son système solaire. Au gré du déversement de son sang, son ciel prenait forme. Placé en son centre, il en était la planète principale, le soleil, l'astre divin... Son monde naissait... tout cela grâce à son sang !

*

**En mai, des années plus tard,
14 place Charles Fillion (Paris 17^{ème}).**

Les hautes grilles du square des Batignolles faisaient face à l'immeuble de cinq étages, dont la façade s'embellissait d'une quantité impressionnante de persiennes blanches. Avec avantage, les garde-fous de fer forgé, fixés à chaque fenêtre, en exacerbèrent le

cachet. Malgré l'éclairage public, une lumière, tamisée par l'épaisseur d'un abat-jour cuivré, illumina l'une des fenêtres. Quelques secondes plus tard, la lourde porte cochère, surplombée d'une tête sculptée à l'étonnant sourire, s'ouvrit. Accompagné d'un jeune dalmatien, un homme d'une soixantaine d'années s'aventura au-dehors. Trop impatient de soulager sa vessie, le chien leva la patte contre la roue du premier véhicule stationné. Le maître rappela son compagnon à l'ordre et lui intima de traverser la rue afin de profiter du large espace bitumé longeant les grilles du parc des Batignolles. Au sol, la légère humidité, qui recouvrait le goudron, reflétait avec art les éclats orangés des lampadaires du quartier.

Alors que l'homme finissait de traverser la rue, il fut surpris d'entendre son chien aboyer de l'autre côté des grilles du parc.

— Mais ?... Doggy ! Reviens ici ! Par où es-tu passé ? questionna-t-il, sachant le parc fermé à cette heure-ci.

Ne souhaitant pas s'attirer les foudres du voisinage à une heure si tardive, le maître de Doggy commanda à son chien de se taire. Mais rien n'y fit. Les aboiements ne faiblissaient pas. Inquiet, le maître se porta à la hauteur du portail d'entrée. À sa grande surprise, il constata que celui-ci était grand ouvert. En pénétrant dans le jardin public, il ne remarqua pas le cadenas fracturé qui gisait à terre.

Guidé par le vacarme de son chien, le sexagénaire s'engagea dans l'allée sombre jusqu'au moment où il arriva à hauteur d'une petite passerelle sous laquelle coulait un ruisseau aux eaux calmes et silencieuses. Campé sur ses quatre pattes, le dalmatien se tenait là, sans bouger, au beau milieu du passage. De part et d'autre du petit pont, les rambardes de ciment imitaient

à la perfection de grosses branches d'arbre. Se penchant vers son chien, l'homme ne put s'empêcher de lui asséner une tape appuyée sur la truffe.

— Mais, tu vas te taire ! Tu vas réveiller tout le quartier ! Qu'est-ce qu'il te prend à aboyer comme ça ?

Prenant conscience qu'il pouvait toujours attendre une réponse de son chien, l'homme scruta les alentours pour comprendre les raisons de tant d'aboiements. L'obscurité des lieux l'empêcha de distinguer quoi que ce soit. Alors, il saisit son téléphone portable et actionna la fonction lampe-torche. La petite diode éclaboussa aussitôt les lieux de sa blancheur malade. En une fraction de seconde, le propriétaire de Doggy sentit son sang se glacer. Il poussa un cri de stupeur. Là, à quelques mètres de lui, un homme tranquillement assis contre un arbre le fixait de son regard parfaitement immobile.

Une fois la première frayeur passée, le maître du dalmatien tenta de se ressaisir. Il braqua de nouveau le faisceau de la diode vers l'individu assis et fut, cette fois-ci, très intrigué par sa totale immobilité. D'abord prudent et méfiant, le propriétaire du chien resta à scruter l'inconnu qui, malgré l'effet de la nuit, affichait un visage étonnamment blafard. Prenant son courage à deux mains, il s'en approcha lentement. D'une voix peu assurée, il le héla :

— Monsieur ?... Monsieur ?

De moins en moins rassuré, l'habitant du quartier des Batignolles s'avança de quelques pas supplémentaires. Malgré cela, l'homme adossé contre le large tronc ne bougeait toujours pas d'un centimètre.

— Monsieur ?... Ça ne va pas ? Vous... vous avez besoin d'aide ?

L'absence de réaction et le silence ambiant devinrent rapidement angoissants pour le propriétaire

du dalmatien. Ce qui le perturbait le plus était le regard fixe de son interlocuteur. Il tenta de se remémorer les dernières secondes passées, mais rien n'y faisait : à aucun moment, il n'avait vu l'inconnu cligner des yeux. Son stress monta alors d'un cran lorsque l'évidence le frappa. Cet homme n'était plus de ce monde et la mort avait figé son visage en des traits aussi paisibles que glaçants. Son regard fixe et vide semblait le dévisager. Soudain, dans l'une des allées du parc des Batignolles, un craquement sec résonna. Il n'en fallut pas plus pour avoir raison des dernières onces de courage du sexagénaire. De peur, il poussa un hurlement et se rua vers son immeuble.

*

L'obscurité de la pièce donna à la sonnerie un caractère encore plus énigmatique. Comme à chaque fois, il fallut à Alexis plusieurs secondes pour réaliser que l'agression sonore provenait de son téléphone portable de service. Après de rapides tâtonnements au sol, il parvint à lui mettre la main dessus et à presser, par pur automatisme, la touche lui permettant d'accepter l'appel.

— Mouii... dit-il d'une voix encore endormie.

— Alexis ? C'est la permanence... Tu m'écoutes ?

— Oui, oui... c'est bon, je commence à faire surface. Il est quelle heure ?

— Bientôt quatre heures...

— Oh putain... Bon, j'imagine que tu ne m'appelles pas pour me demander si je dormais bien ? Qu'est-ce qu'il y a au programme ?

— Un cadavre. Dans le 17^{ème} arrondissement, à deux pas du 36 ! Au niveau du parc des Batignolles. Des collègues du commissariat sont déjà sur les lieux. Parmi eux, il y a la capitaine Manon Destreyan. Apparemment, c'est une de tes connaissances... Elle m'a demandé de

te dire qu'elle ne sentait vraiment pas du tout le truc. Du coup, elle aimerait avoir ton avis... sur place.

— Ah oui, Manon... C'est un excellent élément. Ce n'est pas le genre de collègues à solliciter une aide pour rien, et ça ne me plaît pas des masses. Je vais y aller. Tu peux m'envoyer le lieu exact par texto ? Je vais appeler Bastini pour qu'il me rejoigne sur place !

— Ok, ça marche.

La communication à peine coupée, le commandant Alexis Fromentin se trouvait déjà assis sur le bord de son lit, l'esprit en ébullition. La demande du capitaine Destrehan ne lui disait rien qui vaille. Si cette flic faisait appel à ses lumières, c'est qu'elle avait déjà senti que son affaire possédait quelque chose de particulier.

— Tu t'en vas ?

Pratiquement recouverte par la couette, Lisa, à peine consciente, avait machinalement questionné Alexis.

— Oui chérie. Ne m'attends pas pour le p'tit déj'. Il est possible que ça me prenne un petit peu de temps.

— Mmmhh...

— C'est ça Lisa, rétorqua Alexis, dépité, avec un sourire au coin des lèvres. Rendors-toi.

Le commandant Fromentin savait très bien que sa recommandation était inutile. Celle qui partageait sa vie avec bonheur avait déjà sombré dans le sommeil. Tout en expirant un filet d'air de lassitude, Alexis s'enferma deux minutes dans la salle de bains afin de régler leur compte à deux ou trois épis. Puis, comme un rituel, il entrouvrit la porte de la chambre du petit Théo, son beau-fils de dix ans, pour vérifier que tout allait bien. Une fois rassuré, il la referma délicatement et s'empressa de regagner son véhicule. Dans le même temps, son téléphone accusa la réception d'un message. Alexis le lut aussitôt.

— 14, rue Charles Fillion... C'est parti...

Inconsciemment, une sensation dérangeante assombrissait de plus en plus l'esprit du commandant Fromentin. Plus il s'approchait du Jardin des Batignolles, plus il pressentait la possibilité d'être bientôt confronté à une affaire hors du commun. Ces choses-là se ressentaient presque matériellement... Elles pénétraient dans le corps de tous les grands flics, par tous les pores.

Au 14 de la rue Charles Fillion, Alexis Fromentin ne mit pas longtemps à remarquer la présence des collègues du commissariat du 17^{ème}. Très vite, parmi eux, il reconnut la silhouette du capitaine Destreyan. Cette dernière l'accueillit avec un sourire franc.

— Je suis désolée d'avoir écourté ta nuit Alexis. Et je te remercie beaucoup de t'être déplacé !

— Je t'en prie, Manon ! Si on ne peut plus se rendre service !

— Tu l'auras compris... c'est bien plus qu'un service que je vais te demander. Ta permanence t'a mis un peu au parfum ?

— Tout ce que je sais est que tu as un cadavre sur les bras... et il semblerait que quelque chose te chagrine...

Au même moment, un véhicule, équipé d'un gyrophare au niveau du tableau de bord, arriva à toute vitesse.

— Ah, voilà mon équipier, Jean-Pierre Bastini. Avec lui en prime, on pourra te dresser un bilan de la situation aux petits oignons !

— Salut, Alexis, bonjour tout le monde. Bastini, se présenta-t-il à tous les policiers présents en leur tendant une main franche et ferme.

Sans tarder, le capitaine Destreyan présenta la situation :

— Bon, voilà. J'espère sincèrement me tromper, mais je crois que nous sommes confrontés à une mise en scène qui n'annonce rien de bon... Le type que vous voyez là-bas possède un jeune chien qu'il s'est décidé à sortir à trois heures du mat'...

Devant la mine circonspecte de son auditoire, Manon acquiesça :

— Je sais... moi non plus, je ne partage pas vraiment cette passion des chiens... À chacun ses priorités ! Bref, toujours est-il que ce passionné canin est tombé sur un type tout ce qu'il y a de plus mort dans ce fichu parc...

Manon Destreyan donna un coup de tête en direction de l'entrée du jardin public et invita :

— Venez, c'est par là que ça se passe.

Ils marchèrent une cinquantaine de mètres à l'intérieur du parc des Batignolles, avant que, d'un geste, le capitaine Destreyan ne stoppe l'avancée du petit groupe. À cet instant précis, le commandant Fromentin, tout comme le capitaine Bastini, ignorait tout, des détails de la sollicitation des fonctionnaires du commissariat du 17^{ème}.

Manon Destreyan s'adressa à ses deux collègues en tenue et lança, comme s'il s'était agi d'un début de spectacle :

— Lumière, s'il vous plaît !

Dans les deux secondes, deux puissantes lampes-torches illuminèrent le pied d'un arbre, solidement enraciné. La vue du cadavre s'offrit alors aux yeux de Fromentin et Bastini. Ce dernier commenta :

— Ah... je vois que vous avez le sens du spectacle !

En effet, à l'image d'un son et lumière, les deux faisceaux lumineux balayaient aléatoirement le corps sans vie de l'homme tranquillement assis contre le

tronc. Par moments, l'un des policiers maintenait sa lampe sur le visage du mort.

Le capitaine Destrehan garda le silence quelques instants encore, mais devant la mine dubitative des pointures du 36, elle jugea nécessaire d'intervenir :

— Je suppose que vous vous attendiez à une scène de crime, avec un minimum de sang, d'horreur et autres détails macabres ?

— Pas forcément, mais comme ça, à première vue, les raisons pour lesquelles tu nous as fait venir ne nous sautent pas vraiment aux yeux !

— Je comprends... J'ai juste un avantage sur vous. Ça fait une bonne heure que je côtoie ce pauvre homme et comme vous, au départ, ça me paraissait bien simple : un type mort de sa belle mort dans un lieu particulièrement sympathique... enfin, sympathique de jour, parce que là, franchement, c'est plutôt glauque. Et puis, ce cadavre a commencé à me parler... J'ai été intriguée par plusieurs détails. Tout d'abord, en y regardant de plus près, on sent bien que ce type n'a pas rendu son dernier soupir ici. Regarde ses mains. Elles semblent posées avec délicatesse, bien à plat, sur ses cuisses. Sa tête est droite, en parfait alignement avec tout le reste de son corps. Ses jambes forment un parfait quarante-vingt-dix degrés. Comme si quelqu'un s'était assuré qu'il ne s'affaisse pas sur lui-même. Ensuite, il n'y a aucun désordre dans ses habits. Il n'y a aucun faux pli. Je suis convaincu que quelqu'un s'est attardé à le rendre bien présentable. On comprend rapidement qu'en fait, ce corps semble avoir été déposé là par une personne qui a la ferme intention de nous faire apprécier ses efforts de présentation. Et si le gars en question veut qu'on les considère avec égards, c'est qu'il est forcément responsable de la mort de ce type. J'en arrive donc à la conclusion qu'il s'agit d'un meurtre...

Confrontée au silence des professionnels de la Police judiciaire, Manon Destreyan commença à grandement douter de son analyse. À demi rassurée, elle vit Bastini vouloir prendre la parole :

— Hum... se contenta de grommeler ce dernier avant de déclarer : cela veut aussi dire que, si tu as raison, nous ne sommes pas sur les lieux du crime...

— Si crime, il y a eu ! intervint, Alexis.

— Absolument, reconnut Manon. Et je comprends que n'importe qui puisse se poser la question. C'est pour cette raison que je t'ai sollicité. Pour moi, ce cadavre n'est pas aussi anodin qu'il paraît. Ça cache quelque chose de plus... comment dire... de plus théâtral. Depuis mon arrivée, j'ai eu le temps de m'en convaincre. Ce type a été assassiné et nous sommes devant une mise en scène qui en annonce d'autres...

Puis, se tournant de nouveau vers le commandant Fromentin, Destreyan déclara presque comme une supplique :

— Alexis, j'ai vraiment besoin de tes lumières. Je suis persuadée que c'est le début de quelque chose d'énorme... Et pourtant, en vous attendant, j'ai essayé de comprendre comment ce type avait péri, mais je n'ai rien trouvé d'anormal. Je n'ai détecté aucune blessure apparente.

Fromentin et Bastini demeurèrent silencieux. Si, à ce moment précis, aucune piste ne pouvait effectivement être écartée, rien ne permettait, en revanche, d'annoncer le début d'une enquête hors du commun. Aussi, dans l'attente de trouver des réponses, les premiers réflexes surgirent.

— Bien ! Ne t'en fais pas Manon. Je te fais confiance et je suis d'accord avec toi. Il règne ici quelque chose d'indéfinissable et d'étrange. Donc, première chose, on bloque tout, décida Alexis. On gèle

les lieux sur toute la place au-devant du parc. Tant que nous serons là, l'accès au Jardin des Batignolles sera fermé au public. Manon, appelle le parquet pour l'informer de la situation et de tes impressions. Dis-leur que nous sommes sur place et que nous allons tout vérifier pour tenter d'écarter ou, au contraire, accréditer la piste criminelle. J'imagine que tu as fait appel à un légiste ?

— Oui, bien sûr, il ne devrait plus tarder maintenant...

*

**Au même moment,
Non loin de là.**

Les sensations qu'il avait ressenties étaient à la hauteur de celles qu'il avait espérées. Un sentiment de toute-puissance avait envahi tout son être. Il avait trouvé cela sublime, jouissif. En repensant à ces instants de pure gloire, son torse se gonflait d'un oxygène composé d'autant de chimie que d'orgueil.

Alors que la nuit était noire, de la fenêtre de sa chambre, il contemplait son Monde. Un Monde que, seul, son esprit parvenait à illuminer ; un Monde qui s'étendait à perte de vue, sans frontières. Il y régnait en Maître absolu ; un Monde où toute forme de vie était destinée à se prosterner devant sa suprématie. Face à lui, au loin, ou à même ses pieds, des serpents visqueux et malingres, aux âmes viles et ignominieuses, rampaient et grouillaient. Aucun d'eux n'aurait osé lever les yeux vers Lui, leur Maître. Il était leur Dieu, leur Astre, leur Soleil. Par sa seule présence, il imposait à tous ses sujets une soumission et une obéissance pleines et entières. Chaque reptile était son soldat, son serviteur, son esclave. Il avait sur eux, le droit de vie, le droit de bouger, le droit de mort. Quiconque le contrariait était

aussitôt la proie de son regard et, dans l'instant, il était isolé, broyé, pulvérisé à jamais.

Bientôt, il le savait, devant lui, elles redresseraient leurs têtes telle la naissance de montagnes. Son armée de reptiles deviendrait leurs cheveux. Leurs visages lui apparaîtraient alors dans toute leur monstruosité. Il leur ferait un simple signe. Alors les Gorgones deviendraient ses disciples. Leur puissance serait indestructible.

Les odeurs si particulières de la ville de Paris agrémentaient son Monde d'une senteur indéfinissable et piquante comme les effluves émanant de sang séché. Par moments, le chuintement à peine perceptible d'un lointain trafic routier rythmait le déplacement des cohortes des êtres sans visage de son Monde.

Le faible son de l'accusé de réception d'un nouveau courriel le sortit de sa torpeur. Un léger sourire déforma les traits de son visage lisse. La fierté qu'il ressentait atteignit bientôt un semblant de paroxysme. D'un regard dur, il abandonna avec regret ses sombres contrées et, lentement, se dirigea vers la petite table qui lui servait de bureau.

D'un geste calme et tout juste perceptible, il déplaça la souris de son ordinateur. La petite flèche glissait lentement sur l'écran jusqu'à s'immobiliser sur le symbole d'une enveloppe cachetée. Son cœur se mit à battre plus fort en lisant le nom de l'expéditeur : Nyx.

D'une légère pression de son index, un petit clic tinta à ses tympanes. Le message s'ouvrit. Seuls quelques rares caractères noircissaient la blancheur du corps de texte ; un nom et une adresse. Thérèse Lefranc, 1 rue de Thann, Paris 17^{ème}.

Le jeune homme lisait et relisait le nom.

— Thérèse Lefranc, Thérèse Lefranc...

Puis, un rictus sadique se dessina sur son visage de bellâtre. Maintenant qu'il avait réussi la première étape,

celle de la première « coupure », il savait qu'il était reconnu prêt. Sa mission pouvait véritablement commencer. Désormais, le sentiment de toute-puissance tant attendu et ressenti la veille allait pouvoir se décupler.

Il relut, une fois encore, le nom qui entachait la blancheur de l'écran. Il passa même son index parfaitement manucuré sur les lettres de pixels et murmura :

— À bientôt, Thérèse Lefranc...

Puis, il s'allongea à même le sol. Fermant les yeux, il replongea dans son Monde et, en un instant, une véritable armée de ses petits sujets lui recouvrit entièrement le corps, le transformant en une masse infâme et gluante.

*

14 rue Charles Fillion.

Le temps avait paru long aux enquêteurs dans l'attente de la venue du médecin légiste. Quand il fut enfin là, ils oublièrent aussitôt l'humidité désagréable de la fraîcheur matinale.

— Bien ! Qu'avons-nous au menu ? s'enquit le praticien.

— Un seul cadavre, propre, de première fraîcheur, répondit le capitaine Destreyan. Nous n'avons détecté aucun signe extérieur des causes du décès. Il y a fort à parier qu'il n'est pas mort ici, mais qu'il y a simplement été déposé...

— Ah ?... Un cadavre qui veut jouer aux devinettes avec nous ? Intéressant, ça ! lança, le médecin.

Sans plus attendre, le légiste se dirigea droit vers le corps. Il s'y arrêta à environ trois mètres, et jeta un œil aux alentours.

— Vous voulez une lampe-torche ?

— Pas de refus, rétorqua le médecin.

Une fois la lampe en sa possession, il la braqua sur le cadavre en promenant le faisceau des pieds à la tête. Après quelques secondes d'hésitation, il inspecta les premiers abords, éclairant au passage quelques branches nouvellement feuillues qui, par une frêle action du vent, semblaient faire un simulacre de révérences à l'âme du mort. Le légiste termina sa phase d'observation par un balayage aléatoire du sentier qui passait derrière le corps. Enfin, il se rapprocha au plus près du mort. C'est à ce moment-là que le commandant Fromentin crut percevoir un faible grognement de la part du médecin, avant de l'entendre baragouiner quelques mots tout juste audibles.

— Que dites-vous, docteur ?

— Non rien... je réfléchissais tout haut. Enfin, je me disais quand même que nous avons affaire à un alcoolique...

— Ah...? s'étonna Manon Destreyan qui, aux côtés d'Alexis Fromentin et de Jean-Pierre Bastini, s'était portée au plus près du médecin.

— Oui. Il en a tous les stigmates sur le visage.

— C'est plutôt rassurant, intervint Bastini. Comme on pense qu'il n'est pas mort ici, avec un peu de chance, il participait à une beuverie entre potes, il aura fait un coma éthylique, ou alors, il se sera étouffé avec son vomi, et ses petits copains l'auront mis là pour ne pas être emmerdés... Au moins, on ne serait pas confrontés à un meurtre !

— Vous avez raison sur au moins un point. Ce pauvre type est bien mort étouffé. Mais, malheureusement pour vous, quelqu'un l'a aidé...

Bien qu'ayant déjà présagé une situation particulière dès son arrivée sur les lieux de la découverte de ce cadavre, Manon Destreyan ne put s'empêcher de lancer :

— Quoi ? Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Désolé, messieurs-dames, mais vous avez bel et bien un homicide sur les bras ! Mon premier examen me laisse à penser que cet homme a effectivement été étouffé, non pas par strangulation, mais peut-être avec un sachet plastique, un oreiller, ou quelque chose dans ce goût-là... Comme vous pouvez, vous-mêmes, le constater, ses lèvres, ses lobes d'oreille et quasiment tous ses ongles sont cyanosés. C'est l'un des signes caractéristiques d'une défaillance du système respiratoire.

À la suite de ces propos, le légiste maintint le faisceau de sa lampe sur les yeux du mort.

— Et logiquement, nous pouvons constater que ses pupilles sont en mydriase. Je vous confirme donc l'étouffement.

— Dans ce cas, il a très bien pu avaler quelque chose de travers et s'étouffer ! Pourquoi forcément un meurtre ? s'enquit Destreyan.

— Parce que, de mon examen visuel, je ne vois rien de bloqué dans la gorge et, au toucher, je ne détecte aucun corps étranger dans la trachée.

Alexis Fromentin intervint :

— Avez-vous remarqué des traces de lutttes ?

— Je sais que cela va vous surprendre, mais... non, je ne détecte aucune marque de défense ou de coups. Et j'imagine que vous allez soulever toute l'incohérence que revêtent mes premières constatations en l'absence de ces traces !

— Vous reconnaîtrez, docteur, que les types qui se laissent étouffer sans réagir ne doivent quand même pas être légion ! Vous comprenez bien que, par instinct de survie ou réflexe, il n'est pas concevable que cette personne ne se soit pas débattue ?

— Je comprends tout à fait votre remarque. Elle est, on ne peut plus, logique et pertinente. Vous oubliez juste un détail...

Destreyan vola au secours de son ami :

— Et on peut savoir lequel ?

— En fait, je ne vois qu'une seule explication plausible. Comme je vous le disais tout à l'heure, nous avons affaire à un alcoolique. J'émetts donc l'hypothèse que cet homme était ivre au point de n'opposer aucune résistance à son agresseur ! Mais tout ceci est encore trop tôt pour l'affirmer. L'autopsie nous permettra de confirmer cette version... ou pas.

— Parfait, lança Destreyan à l'adresse de Fromentin. Je pense avoir assez d'éléments pour un premier contact avec le parquet. Dis voir, Alexis, tu me confirmes que je l'informe de votre présence sur les lieux ?

— Pas de problème, Manon. De toute façon, si le légiste a raison, je te rejoins sur le fait que ce meurtre n'annonce vraiment rien de bon. Je vais regagner mon bureau et en faire part au taulier.

*

Comté de McLennan, Waco, Texas (USA), Au même moment.

Les nerfs particulièrement mis à rude épreuve, le *major* John Bradkins, patron de la *company* « F » des Texas Rangers, rageait intérieurement. Voilà deux semaines qu'il travaillait sans relâche sur ces sombres cas d'homicides. Tous avaient été commis dans la ville de Waco, chef-lieu du comté de McLennan, situé à mi-chemin entre Dallas au nord et Austin, la capitale du Texas, au sud. Un seul dossier... pour quatre meurtres. Les centaines de pages qui le composaient décrivaient, pour certaines d'entre elles, toutes les scènes de crime

sur lesquelles John s'était rendu. Des lieux différents, des victimes différentes, des histoires différentes... Pour ces raisons, toutes ces affaires semblaient uniques, atypiques... Et c'était là, tout le problème. Rien ne reliait une affaire à l'autre. Absolument rien... excepté les causes de la mort, l'étouffement, et ce seul et unique indice... un fébrile petit bout de laine blanche.

Le *major* Bradkins quitta son moelleux fauteuil de bureau et se dirigea vers la fenêtre. À cette heure, la nuit avait enveloppé depuis longtemps les faubourgs de la ville. Seul le reflet de sa silhouette s'invita sur les vitres noires.

Sur le miroir improvisé, John distinguait très nettement les traits marqués qui creusaient vilainement son visage. La fatigue, certes, mais surtout une évidente tension, celle de ne pas avoir réussi, pour l'instant, à identifier le meurtrier. Malgré des efforts incessants, malgré des investigations lourdes et pugnaces, malgré une pression médiatique de tous les instants, rien n'y avait fait. Le criminel demeurait insaisissable. Pour cette raison, la convocation devant le procureur général de l'État du Texas, fixée au lendemain à quatorze heures à Austin, sonnait comme un avertissement... Le patron du quartier général à Austin, le *senior captain* Sergio Pearl, l'avait prévenu :

— Attention, Bradkins. Préparez bien votre dossier. Le procureur général attend des réponses claires... et rassurantes. Les élections se profilent, et avec elles, mieux vaut qu'il n'y ait aucune ombre au tableau dans les prochains mois...

John le savait. Il allait devoir se justifier, faire comprendre au procureur que son affaire n'était pas ordinaire, qu'elle allait lui demander encore beaucoup de temps d'enquête... Mais, dans l'esprit du Texas Ranger Bradkins, une chose, surtout, était aussi évidente

qu'inavouable. Une déduction qu'il redoutait d'aborder avec le procureur : la conviction que d'autres meurtres allaient avoir lieu... Car, malgré les quatre meurtres de son dossier, John avait déjà compris que cette affaire n'en était qu'à ses débuts.

En pensant à cette évidence, le visage du premier cadavre lui revint, en un instant, en mémoire, et avec lui, le film de ses quinze derniers jours extrêmement éprouvants. Tout avait commencé lorsqu'il avait reçu ce premier appel, très tôt le matin. Le soleil n'avait pas encore commencé à brûler le bleu acier de ses yeux. Stationné à l'ombre d'un chêne vert, John surveillait tranquillement le flux épars de la circulation sur l'une des autoroutes de son secteur, la Texas Loop 340. Les yeux en perpétuel mouvement, il sirotait son milk-shake matinal, seule entorse au programme diététique qu'il s'imposait, pour plaire à Kathy, sa femme. Confortablement installé au volant de sa Ford *Interceptor*, il avait remarqué, au loin, un pick-up noir dont les embardées répétées lui avaient commandé de se tenir prêt à enclencher une poursuite.

C'est à ce moment précis que sa radio avait craché :

— *Major*, nous avons reçu un appel du garde de Midway Park. Il aurait découvert un cadavre là-bas !

Il s'était aussitôt désintéressé du pick-up noir pour se fondre rapidement dans la circulation. Le puissant moteur de son véhicule lui avait permis d'arriver en un temps record aux abords du parc. Lorsqu'il avait abandonné le confort climatisé de l'habitacle de sa voiture, l'agression de la chaleur l'avait aussitôt rappelé à l'ordre. Il avait alors lentement vissé son Stetson sur le crâne avant de concentrer son regard vers le cadavre.

Il s'agissait d'un homme d'une bonne soixantaine d'années, petit, le ventre bien rond, les cheveux gris. Au premier abord, John s'était senti rassuré. Il n'y avait pas

de vision d'horreur comme trop souvent, pas de sang, pas de viscères en exposition... Rien de tout cela, juste un cadavre, propre et relativement frais.

— Je l'ai trouvé là, ce matin, en faisant un premier tour de ronde. Il n'y était pas hier soir lorsque j'ai vérifié si aucun campeur ne s'installait illégalement, lui avait annoncé tout de go le garde du parc.

Les premiers actes d'enquête avaient alors débuté : photographies, ratissage des lieux immédiats, recherche d'un véhicule abandonné, recueil de l'identité du mort...

John s'était finalement convaincu de trouver là le corps d'un homme, mort de sa belle mort. Un randonneur sans doute, qui, en raison de son âge, avait sûrement préjugé de ses forces ou de ses capacités ; une petite défaillance cardiaque là-dessus, et hop !, rendez-vous dans l'au-delà...

Tous ses espoirs de voir traiter ce cas avec rapidité s'étaient effondrés en une fraction de seconde lorsque le médecin légiste du comté lui avait annoncé avec ironie :

— Je confirme. Votre type est mort d'un manque de souffle...

Avant de rajouter :

—... puisque quelqu'un semble l'avoir étouffé.

Sur le moment, John ressentit la même sombre inquiétude qui lui avait étreint la poitrine ce jour-là. Dès les premières secondes, il avait compris que ce meurtre n'était pas ordinaire et qu'il en annonçait d'autres. Malheureusement, il ne s'était pas trompé puisque les morts s'étaient ensuite succédé au rythme d'un tous les deux jours avant que, brutalement, au bout du quatrième, les homicides cessent.

Quatre meurtres plus tard, le *major* Bradkins en était désormais rendu à contempler son dossier. Des dizaines et des dizaines d'auditions, des perquisitions, des interpellations de mauvais suspects, des tas de

vérifications... et au bout du compte, rien ! Pas un élément, pas un début de piste, pas un seul indice... Rien d'autre que ces quatre petits bouts de laine blanche, tous retrouvés dans la bouche de ses victimes. Des petits bouts de laine, tous rigoureusement identiques..., à un détail près : leur taille !

— Tu ne viens pas te coucher ?

La douce voix de Kathy sortit John de son univers de doutes et d'incompréhension. Il se tenait toujours immobile face à la fenêtre de son bureau. Il quitta alors du regard le reflet de son visage sur la vitre avant de se retourner vers sa femme. John lui répondit par l'affirmative d'un unique mouvement de tête.

Kathy remarqua l'épais dossier ouvert sur le bureau. Toujours le même dossier. Elle savait combien cette affaire minait son mari. Elle l'avait vu travailler sans relâche, des heures durant, de jour comme de nuit. Ses nombreux silences, à table ou ailleurs, témoignaient de l'accaparement de son esprit par tous ces meurtres.

— Toujours cette enquête... lança-t-elle, dans un souffle.

À son tour, John jeta furtivement un œil en direction de son dossier puis, lentement, s'approcha de Kathy. Sans mot dire, il l'enlaça tout en enserrant la tête de la jeune femme contre sa poitrine puissante. Une manière, bien à lui, de la protéger...

Intérieurement, il se moqua de lui-même :

— Comment veux-tu protéger ceux que tu aimes ? T'es déjà incapable de coffrer ce putain de taré ! N'importe qui peut mourir ! N'importe qui...

Sans vraiment savoir pourquoi, Kathy ressentit l'étreinte de son mari se resserrer sur elle avec force.

*

La nuque confortablement calée sur l'appuie-tête, le commandant Fromentin réfléchissait calmement.

Certes, le médecin légiste semblait sûr de lui en avançant la thèse de l'étouffement lors de son examen de corps dans le parc des Batignolles. Mais, si cela était confirmé, alors, Alexis comprendrait pourquoi cette affaire lui avait paru différente dès le départ. En effet, hormis les cas d'étranglement, les assassinats par étouffement étaient plutôt rares. De plus, ceux-ci étaient très souvent commis par des criminels pervers et méthodiques.

Le capitaine Destreyan avait pris place sur le siège passager. Alexis Fromentin lui avait demandé de l'accompagner jusqu'au 36 rue du Bastion. Ainsi, ensemble, ils pourraient directement aborder cette affaire avec le patron de la DCPJ de Paris.

— Et puis comme ça, je pourrai te faire une petite visite guidée du nouveau 36, si ça te dit ! lui avait proposé Alexis.

— Bien sûr que ça m'intéresse ! lui avait aussitôt rétorqué le capitaine Destreyan.

Moins de dix minutes séparaient le parc des Batignolles du 36 rue du Bastion. Ce court laps de temps fut pourtant largement suffisant pour que le commandant Fromentin s'imprègne de l'enquête. Pour lui, l'affaire était entendue. La Crim' devait s'impliquer dès le début des investigations dans cette découverte de cadavre si troublante. Déjà, le commandant Fromentin listait les premiers actes d'enquête à effectuer. En premier lieu, une enquête de voisinage s'imposait, même si Alexis était à peu près sûr que celle-ci n'apporterait rien. Depuis qu'il était flic, il pouvait compter sur les doigts d'une main le nombre de fois où le porte-à-porte lui avait permis de recueillir des éléments déterminants pour l'enquête. Or, dans cette affaire, le cadavre avait été déposé, de nuit, par le meurtrier, au beau milieu du parc des Batignolles. C'est

pourquoi les chances que quelqu'un l'ait vu œuvrer étaient à classer au rang du miracle.

Le capitaine Destreyan se doutait bien qu'Alexis était déjà accaparé par la conduite de l'enquête. Comme bon nombre de policiers parisiens, pour Manon, le fait d'intégrer le 36 correspondait à décrocher la lune. Cette affaire était donc l'occasion de goûter un peu à ce frisson, si particulier, d'appartenir à l'élite de la Police judiciaire en France. Aussi, questionna-t-elle :

— Sincèrement Alexis, tu en penses quoi ? J'ai un peu peur de passer pour la fliquette qui se fait un film ! C'est vrai... après tout... ce n'est peut-être qu'un pauvre gars, mort de sa belle mort !...

— Tu doutes de ton instinct de flic ?

Manon Destreyan fut déstabilisée par la question. Elle répondit :

— Honnêtement, oui... Et pourtant, ne me demande pas pourquoi, mais je suis convaincue que ce cadavre cache quelque chose d'énorme. D'un autre côté, plus on se rapproche du 36, plus je crains d'avoir ressenti n'importe quoi ! Je t'avoue que j'espère ne pas passer pour une quiche auprès des pointures de ton groupe !

— Moi, ce qui m'aurait fait peur aurait été de t'entendre me répondre que tu étais sûre de toi à cent pour cent ! Ce n'est pas à toi que je vais apprendre qu'un bon flic est un flic qui sait constamment se remettre en cause et travailler à charge et à décharge ! Il faut toujours tout envisager.

Alexis Fromentin adressa un sourire rassurant à sa coéquipière et ajouta :

— Et ne t'en fais pas ! Au sein de mon groupe, dès lors que nous sommes confrontés à une nouvelle enquête, j'organise une réunion et je veux que chacun tente de me donner des explications plausibles, même

les plus loufoques. Tu n'imagines pas à quel point, à cause de cela, nos équipes ont à travailler dur pour refermer un nombre incalculable d'hypothèses. Le but est de constituer nos dossiers avec une absence totale de faille. C'est ce qui fait notre réputation !

— Oui d'accord... mais là, on n'est même pas encore certains du caractère criminel de cette affaire.

— Sincèrement, le légiste qui est venu sur place ne m'a pas donné l'impression d'être un incompetent ! À l'écouter, il y a quand même de très fortes chances pour que nous soyons confrontés à un meurtre ! Et, sans chercher inutilement à te rassurer, je tiens à te dire que, sur place, j'ai eu le même ressenti que toi... Pour moi aussi, cette affaire ne va pas être comme les autres.

La capitaine Destreyan se sentit soulagée face à un tel soutien, d'autant qu'au même moment, la voiture du commandant Fromentin s'engouffra dans le trou béant qui permettait à tous les véhicules de la Police de pénétrer dans les garages souterrains du nouveau temple de la Police Judiciaire parisienne.

*

La nuit lui avait été délicieuse. Pour une fois, il avait pu sombrer dans un sommeil aussi insondable que l'abîme de ses noires pensées. La horde de ses soldats reptiliens l'avait harangué avec une violence inouïe. De leurs gorges ouvertes, des sons aussi stridents que rauques s'en étaient échappés en se dissipant dans l'air, portés par des relents d'haleines fétides aux exhalaisons de sang. À ses pieds, tous s'étaient prosternés sans cesse, leurs queues heurtant le sol avec fracas. Partout, le délire de l'un avait exacerbé celui de l'autre. Jusqu'à l'horizon, la foule rampante s'était transformée en une coulée de larves luisant aux moindres rais de lumière.

La vision de cet asservissement lui avait procuré une irrépressible onde de plaisir qu'il n'avait nullement

cherché à réprimer. Sous la violence de la jouissance, ses abdominaux avaient accusé quelques contractions. Des gémissements, à peine audibles, avaient résonné dans sa gorge serrée. Une sensation de chaleur éphémère entre les jambes l'avait fait sombrer dans un abîme sans fond. Puis, il s'était endormi sous le regard respectueux et soumis de son armée.

À son réveil, il s'était précipité sous la douche. La souillure de toute cette substance procréatrice sur son ventre l'avait horrifié. La nécessité absolue de se purifier avait été plus forte que tout, plus forte que la douleur qu'il s'était provoquée en frottant, et frottant encore, l'épiderme de son ventre, de son pubis et de ses cuisses. Le sang qui s'échappait de toute cette peau irritée, écorchée, avait fini par le tranquilliser. Il s'était enfin débarrassé de tout ce liquide de vie, de toutes ces infâmes traces corporelles qu'il exérait. Maintenant, il allait mieux. Maintenant, il allait pouvoir réfléchir. Maintenant, il allait pouvoir agir... Car, dans son esprit torturé, un nom résonnait toujours : Thérèse Lefranc...

Deux heures plus tard, il se tenait, là, debout, fixant l'entrée aux deux lourds battants du 1 rue de Thann dans le 17^{ème} arrondissement de Paris. L'immeuble présentait une façade de très belle architecture. Elle laissait deviner des appartements de haut standing. Bien que située à proximité du parc Monceau, la rue de Thann était particulièrement calme. La circulation y était d'une très grande fluidité. À croire qu'il fallait y habiter, se perdre... ou avoir de bonnes raisons de s'y trouver.

Extrêmement concentré, le jeune homme posait sur le porche d'entrée de l'immeuble un regard envieux. Il voulait y aller, forcer le code d'accès, voir la lourde porte s'ouvrir, y pénétrer et, accompagné de tous ses serviles fidèles, apercevoir, enfin, les premiers traits de l'occupante des lieux. Il ferma les yeux une fraction de

seconde afin de mieux s'imprégner de sa toute-puissance dont le tourbillon, à coup sûr, emporterait tout sur son passage. Il savait qu'à peine un pied dans l'habitation, il en ferait l'antichambre de l'enfer, l'antre de ses propres démons.

Un claquement métallique le sortit de ses pensées. Dans un mouvement lent et régulier, l'un des battants du porche s'ouvrit. La silhouette d'un vieillard se détacha de l'ouverture. De l'autre côté de la rue, le jeune homme sentit son esprit s'assombrir par la déception. Il aurait tant aimé voir surgir, de la porte cochère, celle qu'il attendait avec une impatience à peine dissimulée ; celle qu'il allait épier ; celle qu'il allait happer.

Contre toute attente, sa frustration fut de courte durée. En effet, de ses yeux de fauve à l'affût, il vit le vieillard se retourner, au rythme que ses vieux os le lui permettaient. Au même moment, au premier étage de l'immeuble, une fenêtre s'ouvrit. Une petite dame aux cheveux blancs y apparut. De ses deux frêles mains, elle s'appuya sur l'imposante balustrade de fer forgé et chercha du regard son mari. Sur le trottoir, le vieil homme redressa alors la tête et lança :

— J'y vais, Thérèse. À tout à l'heure.

Pour toute réponse, Thérèse Lefranc afficha un sourire empli de bonté. Enorgueilli par cette marque d'amour, que le temps n'avait jamais élimé entre eux, le vieil homme s'éloigna lentement vers le parc Monceau, le lieu de sa promenade quotidienne.

La scène se jouait sous le regard glacial et scrutateur du jeune homme, toujours immobile, de l'autre côté de la rue. De ses yeux fixes, il observait le visage de sa proie dont la profondeur des rides, façonnées par le temps, lui conférait une réelle candeur. Il constata que les yeux d'un bleu ciel de la vieille dame

demeuraient braqués sur la silhouette chancelante de l'homme qui partageait sa vie depuis tant de décennies.

Thérèse Lefranc n'avait pu empêcher un léger sourire creuser davantage les rides de ses pommettes espiègles en regardant « son Rémi » s'éloigner, parfois à demi pas. C'est comme cela que Thérèse Lefranc aimait son mari depuis si longtemps, toujours gentil, prévisible, attentionné.

De son côté, comme chaque matin, Rémi Lefranc s'en allait faire sa petite balade. En raison de sa proximité, le parc Monceau en était logiquement devenu le cadre. Lorsqu'il disparut sur la Place de la République Dominicaine, Thérèse s'emplit les poumons d'un délicat air printanier. Instinctivement, elle chassa deux ou trois poussières de son garde-fou en fer forgé avant de refermer sa fenêtre avec délicatesse.

Le guetteur en profita pour quitter le recoin de l'immeuble d'en face et se dirigea droit vers la porte cochère du 1 de la rue Thann. Sur l'une des étiquettes de l'interphone, il put lire : Rémi et Thérèse Lefranc. Un affreux rictus se dessina sur les lèvres du jeune homme. De son index, il caressa délicatement le petit bouton d'appel et soliloqua à haute voix :

— À bientôt, Thérèse Lefranc ! À bientôt.

*

Comme s'il était nécessaire aux enquêteurs de se rappeler le cri des victimes sous les coups de leurs bourreaux, le crissement aigu des larges pneus de la voiture du commandant Fromentin, sur la peinture luisante des parkings souterrains du 36, agressait leurs tympanes avec un réalisme sadique.

Alors que l'ascenseur remontait Alexis et Manon des parkings en sous-sol, celui-ci s'arrêta, sans une once de secousse, au niveau du hall d'accueil. Les larges battants s'ouvrirent, faisant apparaître la silhouette

imposante du commissaire divisionnaire Yves Gaudemont, le patron de la PJ parisienne.

— Tiens ? Bonjour Alexis ! Déjà là ? Vous avez des envies de bureaucratie aujourd'hui ? Même pas une petite affaire qui vous permet, comme d'habitude, de respirer le bon air parisien ?

— Bonjour commissaire. Vous ne croyez pas si bien dire ! En fait, à quatre heures trente, je me trouvais à respirer l'air frais et léger du parc des Batignolles ! Un cadavre y a été découvert...

— Je me disais bien aussi !... Aux Batignolles, dites-vous ? Cette intervention ne me dit rien. Sauf erreur de ma part, elle ne figure pas aux événements de la nuit qui m'ont été communiqués tout à l'heure...

— C'est fort possible commissaire... c'est un peu particulier. D'ailleurs, j'en profite pour vous présenter la capitaine Manon Destreyan du 17^{ème}. C'est une amie et c'est elle qui m'a sollicité cette nuit pour un avis personnel plus appuyé sur la découverte de ce cadavre.

Le commissaire Gaudemont jaugea la fonctionnaire de Police et, fronçant les sourcils, se fendit d'une remarque acerbe :

— Ce qui semble vouloir dire que le commissariat du 17^{ème} aurait besoin d'un petit rappel sur les conditions de saisine de la DCPJ ?

— Nullement patron. C'est vraiment par simples connaissances, et par coup de sécurité que Manon m'a contacté. Et honnêtement, elle a très bien fait !

— Vous êtes en train d'attiser ma curiosité Alexis. Dois-je me montrer insistant pour en savoir davantage ?

— Pas le moins du monde commissaire, bien au contraire. Et, très sincèrement, j'espérais pouvoir vous en parler ce matin. Si vous aviez cinq minutes à nous consacrer, ce serait top.

— Dans ce cas, allons directement à mon bureau !
On va s’y coller tout de suite.

Secrètement, le capitaine Destreyan ne boudait pas son plaisir. Elle laissait traîner son regard dans les moindres recoins de couloirs, dans le moindre interstice d’une porte de bureau mal refermée. Plus ils approchaient du bureau du directeur de la DCPJ, plus Manon sentait en elle se manifester son statut de privilégiée. Quand, enfin, la jeune femme y posa le premier pied, elle ne put s’empêcher de marquer un temps d’arrêt qui n’échappa pas, bien évidemment, au commissaire Gaudemont.

— Je vous rassure, capitaine, même encore aujourd’hui, chaque fois que j’y entre, je mesure tout ce que ce bureau représente ! Et encore, je ne vous parle pas de ce qu’il est possible de ressentir dans celui encore plus mythique du 36 quai des Orfèvres !

Tout en rassurant l’officier de Police du 17^{ème} arrondissement, Yves Gaudemont s’était empressé de s’asseoir à son bureau avec, pour premier réflexe, d’allumer son ordinateur.

— Bien, cela étant dit, faites-moi un petit topo de votre petite sortie nocturne, et pourquoi cette mort intéresserait particulièrement nos services ?

Alexis Fromentin se lança aussitôt :

— Patron, je sais que votre temps est compté, alors je vais aller droit au but. La victime se nomme Raoul Brangille, quarante-sept ans, sans emploi et alcoolique notoire. Il habite dans le 17^{ème}, au 21 rue Baron. L’intéressé est connu de nos services pour des conduites en alcoolémie et sans permis, quelques ivresses publiques, et une bagarre à l’issue de laquelle il avait été hospitalisé il y a environ six mois. Apparemment, il n’y aura pas grand monde à pleurer sa mort. L’autopsie aura lieu cet après-midi, mais comme je vous le disais tout à

l'heure au téléphone, le légiste est déjà plutôt sûr de lui : il s'agit d'un meurtre... par étouffement.

— Par étouffement ?... On ne parle donc pas de strangulation ? intervint Gaudemont avec une expression pensive.

Alexis Fromentin avait aussitôt perçu la contrariété naissante dans l'esprit de son patron. Lui aussi avait déjà compris que ce genre de mise à mort laissait entrevoir les prémices d'une affaire particulière.

— Eh non... je vois que, vous aussi, vous tiquez commissaire. C'est le genre de procédé qui correspond plus à une exécution qu'à un meurtre ordinaire. Sincèrement, j'ai un mauvais pressentiment. Le capitaine Destreyan l'a eu aussi, et c'est pour cela qu'elle m'a fait appeler cette nuit. Elle a très bien fait parce que je pense vraiment que cette affaire va faire parler d'elle...

— Plus concrètement, à part vos impressions, qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

— Je ne sais pas... c'est indéfinissable. J'en parlais tout à l'heure avec Bastini... Au vu du profil de la victime, on pourrait être tenté de penser qu'il s'agit d'un crime basique et gratuit, mais... il y a autre chose.

— Et vous, capitaine ? Qu'avez-vous à nous dire sur cette macabre découverte ?

Manon Destreyan ne s'attendait pas à ce que le directeur de la PJ parisienne puisse s'intéresser à l'avis d'un simple officier de Police comme elle. En une fraction de seconde, elle parvint à faire abstraction de l'incongruité de sa présence face à l'élite de la Police judiciaire et déclara sans aucune hésitation :

— C'est comme si tout était minutieusement préparé, voulu... maîtrisé, serai-je même tentée de dire.

— Maîtrisé ?

— Oui commissaire... maîtrisé, enfin je ne sais pas trop comment l'exprimer... rectifia Manon avant de se montrer plus précise. On sait dorénavant que nous avons affaire à un ivrogne, et souvent dans ce milieu, les meurtres se font à coups de cannettes de bière, de pied ou de couteau, enfin bref, tout ce qui leur tombe sous la main. Je ne pense pas beaucoup me tromper en généralisant le fait que les meurtres entre énergumènes de cet acabit se font rarement dans la finesse... Mais, un étouffement, et non un étranglement, ça fait presque surfait ! On sort du cadre ! Et quand on sort du cadre...

Gaudemont et Fromentin échangèrent un regard. Ils reconnaissaient volontiers, en ce capitaine de Police, une belle faculté d'analyse de situation et une grande maturité d'enquêtrice.

— Il est rassurant de savoir que nos commissariats possèdent dans leurs effectifs des éléments qui, comme vous, savent percuter sans tomber dans la facilité des premières constatations trompeuses...

Manon Destreyan accepta avec beaucoup de fierté le compliment que le directeur de la PJ parisienne venait de lui adresser. Ce dernier poursuivit :

— Bien ! D'après ce que vous me décrivez, nous serions potentiellement confrontés à la naissance d'une nouvelle affaire ? À moins que d'autres cadavres n'aient pas eu la chance de tomber sur des enquêteurs aussi perspicaces que vous... Alexis, je pense que, sur ce dernier point, il vaut mieux s'en assurer. Chargez quelqu'un de vérifier si parmi les dernières découvertes de corps, un cas ou un autre peut avoir un lien avec votre macchabée des Batignolles. Je vous laisse également prendre attache avec le magistrat chargé de ce dossier pour l'informer que la Crim' va le suivre de près. Si vos doutes, à tous les deux, se confirment, nous n'aurons

ainsi pas perdu un temps précieux. Bon courage à vous, et n'oubliez pas de me tenir au courant !

— Comptez sur moi, patron, pour vous informer régulièrement, répondit Alexis en prenant congé du directeur.

La suite au prochain chapitre... du livre ! 😊

À bientôt sur notre site : www.blh-editions.com

Bruno L'Her